

# Les lamelles de plomb gravées d'Amélie-les-Bains-Palalda (66110), inscrites \*L-97 (R.I.G.) : un cas d'école pour l'étude des langues rares de l'Antiquité.

## Abréviations

C.A.G. 66	<i>Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales (cf. bibliographie)</i>
CIL	<i>Corpus Inscriptionum Latinarum</i>
P.-O.	Pyrénées-Orientales
R.I.G.	<i>Recueil des inscriptions gauloises (cf. bibliographie)</i>

## 1. Histoire d'une découverte... et d'une perte

Le 24 juin 1845, A. Puiggari, officier du génie, chargé de la direction des travaux de l'hôpital militaire d'Amélie-les-Bains, dans les Pyrénées-Orientales [cf. **Fig. 1**], écrit à son oncle qu'« en faisant des fouilles à la principale source d'eau thermale d'Amélie-les-Bains »<sup>1</sup>, « dans une fente étroite et profonde du rocher granitique qui sert de lit à la source, au milieu d'une espèce de boue produite par la décomposition de cette roche, on a trouvé un grand nombre de médailles romaines et de morceaux de plomb roulés, couverts d'écriture »<sup>2</sup>. Etant donné la petitesse de la fente, dit-il, « il n'est [...] pas probable que 30 ou 40 pièces de monnaies soient tombées accidentellement par là dans l'eau sulfureuse... Quelques médailles sont couvertes d'une couche épaisse de petits cristaux... D'autres sont converties en poussière métallique très fine, enfermée dans une enveloppe cristalline ; enfin il y en a qui présentent encore assez exactement des figures et des caractères. A la vérité, le plomb a parfaitement résisté »<sup>3</sup>. Cette source est appelée par les Catalans *lo Gros Escaldadou*<sup>4</sup> et les eaux chaudes du lieu sont, comme on le sait, recueillies dans des thermes datant certainement de l'époque romaine<sup>5</sup>.

Le 2 juillet 1845, A. Puiggari ajoute qu'« il y a des plombs de diverses épaisseurs, de diverses formes. Les uns sont chargés d'écriture ; les autres, au contraire, n'ont jamais renfermé que quelques lettres ; enfin, il est certain qu'ils ne sont pas tous de la même main... Quant aux caractères, il semble qu'une main délicate, une main de femme, vient de les écrire avec la pointe d'une épingle. Les lignes suivent à peu près les contours irréguliers du morceau de plomb, qui, évidemment, n'a reçu aucune préparation... On les a roulés sans craindre d'en altérer l'écriture... Parfois, les caractères sont d'une finesse extrême et semblent défier les yeux les plus perçants. Ce n'est pas que le métal soit usé : on dirait que ces caractères viennent d'être tracés, et l'on remarque très bien, à l'extrémité du sillon creusé par le stylet ou

---

<sup>1</sup> Emile Espérandieu, dans son récit bien plus tardif de la découverte, écrit : « en escarpant la roche de granit à travers laquelle coule la principale source minérale, dans le but d'augmenter le volume de son jet » (*Répertoire archéologique du département des P.-O., Période romaine*, Montpellier, 1936, p. 13). Cf. **Fig. 3**.

<sup>2</sup> Précisions du rapport d'E. Espérandieu : « Les eaux, sortant plus abondantes, entraînaient avec elles une quarantaine de monnaies romaines ou celtibériennes (principalement des coloniales de Nîmes et des emporitaines à légende latine) et huit lamelles de plomb portant des inscriptions. Ces dernières, pliées en plusieurs doubles, avaient été introduites, croit-on, par une fente de la roche qui ne mesurait qu'un ou deux centimètres de largeur » (*ibid.*, p. 13). Il y avait en vérité six petites lamelles de plomb (dont deux inscrites sur deux faces).

<sup>3</sup> C.A.G. 66, 2007 (Jean Abélanet), p. 208-209.

<sup>4</sup> Orthographié *Escaldador* en catalan « normé » ; mot-à-mot « le grand ébouillanteur » (du latin *cal(i)du*, *a*, *um*). Les Catalans utilisaient aussi cette eau chaude pour raser le porc lors de la *matança del porc*.

<sup>5</sup> Cf. § 2.1 et **Fig. 2**.

l'épingle dont on s'est servi, une petite agglomération de matière entraînée par l'instrument. »<sup>6</sup>

Précieuse description pour le savant d'aujourd'hui, qui ne peut plus examiner de ses propres yeux les plombs gravés d'Amélie-les-Bains ! Le colonel Puiggari conserva ces lamelles de 1845 à 1849, date à laquelle elles furent perdues. Le militaire avait eu au moins la bonne idée d'en faire des fac-similés, de bonne qualité semble-t-il, mais à présent « invérifiables »<sup>7</sup>, qui furent envoyés au Comité historique des Arts et Monuments (A.N. Didron, « Inscriptions romaines sur lames de plomb trouvées à Arles-sur-Tech », dans *Séance du Comité Historique des Arts et Monuments, Bulletin Archéologique*, 1847-1848, p. 71, *non uidi*). Tels sont les documents sur lesquels ont travaillé tous les chercheurs qui se sont penchés jusqu'à nos jours sur cette trouvaille, et sur lesquels porte la présente étude.<sup>8</sup>

## 2. Contexte historique :

### 2.1. Grecs et Romains

Il importe de situer cette découverte, tant pour tenter de dater ces plaques que pour espérer identifier au moins la ou les langues des inscriptions.

Un premier indice de datation est fourni par la quarantaine de monnaies en bronze découvertes dans la même source, « parmi lesquelles les plus nombreuses seraient des nîmoises, des emporitaines, et des monnaies en bronze des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles apr. J.C. »<sup>9</sup>. A. Allmer, reprenant des lettres de A. Puiggari citées elles-mêmes par L. de Bonnefoy, mentionne la découverte, avec les plombs, de « médailles nîmoises » au type Caius et Lucius César. « Si la description est exacte, ce type de monnaie n'est pas en bronze mais en argent (denier) et n'aurait pas été frappé à Nîmes mais à Lyon en 7-6 av. J.C. [...] ; on peut y voir aussi plutôt des monnaies de la cité de Nîmes frappées par Octave-Auguste et Agrippa [...] ». Enfin, dernière précision numismatique, « d'après Henry, une seule monnaie bien conservée offre d'un côté une proue de galère ; de l'autre côté, le mot *Caesar*. Il s'agit d'une monnaie d'Octave datée de 40 à 28 av. J.C. [...] C'est sans aucun doute cette dernière monnaie qui est citée plus tard [...] »<sup>10</sup>

Il se trouve que les monnaies et les plombs ont été trouvés sur un site très riche du point de vue archéologique. Les monnaies emporitaines font référence à la riche cité marchande d'*Emporion* (Ampurias), un peu plus au sud, de l'autre côté des Pyrénées. Colonie d'origine grecque, comme Port-Vendres sur la côte catalane, et Leucate un peu plus au nord. Mais c'est surtout la présence romaine, évidemment, qui a laissé des traces visibles dans la région, et les plus importantes en taille pourraient être justement à Amélie-les-Bains. En effet, les Thermes qui reçoivent aujourd'hui encore un très grand nombre de visiteurs, ont conservé une très belle salle voûtée, alternant briques et calcaire caverneux, et sa piscine, qui devait être celle du *lavacrum*. On sait que l'abbaye d'Arles, *Sainte-Marie du Vallespir*, fut fondée

---

<sup>6</sup> *Amélie-les-Bains-Palalda-Montalba, station thermale climatique et touristique*, Ed. Maury, 1983, p. 84.

<sup>7</sup> C'est le mot du dernier spécialiste à avoir étudié ces documents, Pierre-Yves Lambert (*R.I.G., Textes gallo-romains sur instrumentum*, vol. II, fasc. 2, Paris, CNRS éd. (45<sup>e</sup> suppl. à *Gallia*), 2002, p. 250).

<sup>8</sup> Cf. Pour plus de détails dans les références bibliographiques, se reporter Lambert (*R.I.G....*, p. 248) et Abélanet (*C.A.G. 66...*, p. 209).

<sup>9</sup> Rappelons que ce sont les Phocéens qui introduisirent en Gaule d'abord puis en Hispanie les premières monnaies, en fondant Marseille puis, vers 575 av. J.C., Emporion (cf. Villaronga (Leandre), « Les monnaies antiques de l'Espagne, antérieures à Auguste », dans *Les Ibères en Roussillon et Cerdagne*, Ville de Perpignan [Musée numismatique Joseph Puig], 1996, p. 5).

<sup>10</sup> Abélanet (Jean), *C.A.G. 66...*, 2007, p. 209.

vers 778 dans les ruines de ces bains antiques. Plusieurs datations ont donc été prudemment avancées pour ces thermes, oscillant entre l'époque antonine et l'époque wisigothique. Un peu plus au sud, la voie romaine en provenance de la côte et de la *Via Domitia* repassait le Tech sur un pont, « selon toute apparence, romain », détruit par l'*ayguat* (la crue) de 1940 et dont il reste une pile en moyen appareil. Un four à *tegulae*, indéniablement romain, a également été trouvé non loin des Thermes<sup>11</sup>.

## 2.2. Les peuples indigènes

**2.2.1. Les Ibères :** On désigne de ce nom un ensemble de peuples assez bien connus du fait de l'importance des constructions, du mobilier et de l'écriture parvenus jusqu'à nous. Ils développèrent et étendirent leur culture d'abord sur la Côte Méditerranéenne de la péninsule, à la fin du I<sup>er</sup> âge de Fer, et seraient « la résultante de rencontres de cultures différentes et variées, d'une part celles en provenance du Moyen-Orient et de la Grèce, arrivées par la mer, d'autre part le vieux fond des populations locales, issues des cultures de l'Age de Bronze, elles-mêmes descendantes du Néolithique. »<sup>12</sup>

Sur des sites occupés antérieurement, les Ibères édifièrent dès 500 av. J.C. des *oppida* dotés d'un solide système défensif, sur la côte ou à peu de distance de celle-ci pour la majorité d'entre eux. Le site d'Amélie-les-Bains se situe entre deux des plus célèbres d'entre eux : Ullastret en Espagne et Ensérune en France, où la même langue et son alphabet original furent utilisés. Elne (*Illiberis*<sup>13</sup>), non loin de l'embouchure du Tech, à 35 kms du site des plombs, est un autre bel exemple d'*oppidum* ibère. « On peut donc dire, conclut logiquement Annie Pézin, que le Roussillon se trouve au cœur du phénomène d'ibérisation tel qu'il a été défini par les spécialistes. Selon eux, l'ibérisme apparaît avec des caractères que l'on retrouve, malgré les différentes peuplades rencontrées, en continuité depuis l'Ebre jusqu'à l'Orb ou l'Hérault ; les plus importants étant la diffusion d'un certain mobilier, parfois imité localement, d'une langue commune et d'un alphabet »<sup>14</sup>. Le débarquement des Romains en 218 av. J.C. à *Emporion* lors de la 2<sup>ème</sup> guerre punique va évidemment bouleverser l'ordre des choses et la culture régionale : « A partir de cette époque, tout va s'accélérer et, de gré ou de force, les populations indigènes s'intégreront petit à petit aux nouvelles conditions de vie imposées par les Romains. »<sup>15</sup>

D'un point de vue linguistique, on peut donc imaginer, deux ou trois générations après cette date, l'apparition d'une langue indigène fortement romanisée, sans avoir perdu une partie du fond lexical ibère<sup>16</sup>. La situation géographique et économique de la région n'a pu que favoriser cette évolution. Un exemple émouvant pour le latiniste est fourni par le site en grotte de Cogul près de Lérida : on y a trouvé des inscriptions rupestres transcrivant en écriture ibère des poèmes de Virgile, et plus précisément *Les Géorgiques*<sup>17</sup>. Les supports de l'écriture ibère sont variés : vases attiques (à la fin du V<sup>e</sup> s. av. J.C.), céramiques de la côte catalane et indigènes (dès le milieu du III<sup>e</sup> s. av. J.C.), *tablettes de plomb*, amphores gréco-italiques de type Dressel, *dolia*, campaniennes A et B, céramique faite à la main, pierre (autel de *Ruscino* et stèle funéraires, généralement d'époque républicaine). Ce dernier exemple

<sup>11</sup> Pour plus de détails, cf. *Ibid.*, pp. 201-210. Cf. aussi ci-après la note 28.

<sup>12</sup> Campmajo (Pierre), « Les Ibères en Cerdagne, histoire et écriture », dans *ibidem*, p. 38.

<sup>13</sup> D'après Unternamm, les toponymes et anthroponymes en *-lli*, *-llu* permettent de distinguer dans la péninsule hispanique la zone ibérique de la zone celtibère (où les toponymes se terminent en *-briga*). Cf. González (José Luis Maya), *Celtes et Ibères dans la péninsule ibérique* (1998), Aix-en-Provence, Edisud, 2000, p. 114).

<sup>14</sup> Pézin (Annie), « Populations de l'âge du Fer en Roussillon », dans *ibidem*, p. 72.

<sup>15</sup> Campmajo (Pierre), « Les Ibères en Cerdagne, histoire et écriture », dans *ibidem*, p. 41.

<sup>16</sup> Exactement comme on peut observer au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s. l'apparition d'un catalan roussillonnais de plus en plus « francisé » (après avoir connu l'influence de l'occitan).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 48.

prouve que cette écriture était encore en usage dans le Roussillon à l'époque à laquelle remonte les plus anciennes pièces trouvées avec les plombs d'Amélie<sup>18</sup>.

**2.2.2. Les Vascons :** Il faut ajouter à cela que le site des Bains d'Arles se trouve à la fois non loin de la côte et de la *Via Domitia* qui franchit le *Summum Pyreneum* à Panissars<sup>19</sup>, mais aussi dans la dernière vallée au nord des Pyrénées par laquelle, en remontant jusqu'aux sources du Tech, sur le flanc sud du Canigou, on rejoint la Cerdagne. Or, celle-ci n'a vu fleurir la langue ibère que très tardivement, peu avant l'arrivée des Romains dans la région, et dans un petit nombre de sites : les inscriptions ibères coïncident avec des lieux d'importation (ou de casernement), mais la langue et la culture locales de ce plateau pyrénéen demeurèrent celles de ces populations reculées que les Latins appelèrent les *Vascones*. Il convient de les distinguer des Celtibères. Leur langue a survécu jusqu'à aujourd'hui avec le basque et le gascon. La vallée du Tech, en somme, était en contact avec une zone linguistique très ancienne et différente de la zone ibérique. Cette réalité linguistique a perduré jusqu'au Moyen Age dans les Pyrénées catalanes, ce qui fait dire à l'un des spécialistes de cette période de l'Histoire de la région, Pierre Bonnassie : « On peut affirmer sans crainte aujourd'hui que, dans la plus grande partie de la Catalogne pyrénéenne, des dialectes pré-latins continuèrent à être utilisés très longtemps, bien après l'époque romaine, par les populations locales. En fait, celles-ci devinrent bilingues, les clercs et sans doute l'aristocratie optant les premiers pour la langue romane cependant que la masse paysanne restait fidèle à un parler basco-ibère. [...] Mais la romanisation véritable - c'est-à-dire, plus particulièrement, l'adoption par les autochtones d'un dialecte dérivé du latin - ne se fit qu'à la longue : pas avant le V<sup>e</sup> siècle, sans doute, en Cerdagne et dans le pays d'Urgel, cependant que le haut Pallars conservait encore son idiome propre - surprenant mélange de basque et de bas-latin – au X<sup>e</sup> et peut-être en plein XI<sup>e</sup> siècle. »<sup>20</sup>

**2.2.3. Les Celtes :** Mentionnons les Celtes pour écarter d'abord un contre-sens historique possible. Les Celtibères ou Celtes hispaniques dont parlent les historiens grecs et romains<sup>21</sup> ont été localisés plus sûrement par l'archéologie, la toponymie et l'onomastique que par le témoignage des Anciens, à lire prudemment. Ce nom désigne, avec celui des Ibères, l'autre bloc culturel et linguistique de la péninsule, qu'on pourrait appeler le bloc atlantique, par opposition à celui de la côte méditerranéenne. Il embrasse des territoires géographiques précis : la Celtibérie, la Béturie et une partie de la Galice<sup>22</sup>.

---

<sup>18</sup> Campmajo (Pierre), « Les Ibères en Cerdagne, histoire et écriture », dans *ibidem*, p. 47.

<sup>19</sup> Le *Gros Escaldador* se trouve non loin d'une cascade que les Catalans appellent *Chute d'Hannibal*...

<sup>20</sup> Bonnassie (Pierre), *La Catalogne, du milieu du Xe à la fin du XIe siècle*, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, vol. 1 [Série A – Tome 23], 1975, p. 80-83. Ces faits sont en étroite relation avec la survivance de certaines croyances religieuses (cf. ci-après, § 4). La meilleure mise au point sur les langues pyrénéennes de l'Antiquité pré-romaine, ce qu'il est permis d'en dire et surtout de ne pas en dire, nous semble être l'article de Javier De Hoz, « El poblamiento antiguo de los Pirineos desde el punto de vista lingüístico », dans *Muntanyes i Població. El passat dels Pirineus des d'una perspectiva multidisciplinària*, (Ed. J. Bertranpetit i E. Vives), Andorra La Vella, Centre de Trobada de les Cultures Pirinenques, 1995 (cf. ci-après § 3.4. et 5).

<sup>21</sup> Hécatée et Hérodote (II, 33) pour les plus anciens, puis Diodore (V, 33) et Strabon (III, 4, 5), pour ne citer qu'eux. Liste assez exhaustive dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, 1872, vol. 7, p. 728-734.

<sup>22</sup> Telle est l'acception du mot chez González, (José Luis Maya), *Celtes et Ibères...*, 2000, p. 10), qui désigne donc un groupe complexe, incluant des substrats différents. Pierre-Yves Lambert distingue le celtibère « proprement dit » qu'il situe exclusivement sur le plateau de Castille entre 300 et 100 av. J.C. « d'autres langues celtiques en Espagne : les toponymes celtiques, ou comportant au moins un élément celtique, couvrent une surface bien plus étendue que le territoire des Celtibères. Ainsi, les noms composés en *-briga* "hauteur" ou en *-benda* "sommets" » (*La langue gauloise*, Paris, éditions Errance, 1994, p. 20). Cf. note 13.

Nous nous trouvons à Amélie nettement en dehors de ce bloc, à la frontière du bloc ibérique et de celui que l'on a appelé « ibéro-basque ». Inutile donc d'aborder le problème (historiographique) celtibère<sup>23</sup>. Pour autant, le Roussillon fut traversé au I<sup>er</sup> siècle av. J.C. par de nouvelles migrations celtes venues du Nord et empruntant le Col de Panissars pour s'établir au sud des Pyrénées, telles celle des Gaulois mentionnés par Tite-Live (XXIX, 41) ou de ceux qui, « sans doute par milliers » atteignirent la ville de Lleida (Lérida) en 49 av. J.C.

Pierre-Yves Lambert a repéré dans les graffites sur *instrumentum* des plombs d'Amélie la présence de mots celtiques qui reste pour lui « problématique »<sup>24</sup>.

### 2.3. Premières conclusions linguistiques

A ce stade de notre enquête, nous pouvons donc conclure que si les lamelles de plomb d'Amélie étaient couvertes d'une autre langue que le latin ou d'un mélange de latin et d'une langue indigène, cette langue serait l'ibère, ou un dialecte ibérique pyrénéen dans lequel on pourrait trouver des racines également basques et/ou gauloises, soit par un phénomène d'immigration soit par le fait du fond indo-européen commun auquel certaines théories linguistiques, rompant avec une très longue tradition, rattacheraient le basque lui-même<sup>25</sup>. Pour autant, la datation à laquelle invitent les pièces de monnaie trouvées avec les plombs suggère une écriture voire une langue latine, ou mixte.

## 3. Tentatives d'interprétation

### 3.1. Les premières tentatives de déchiffrement

Disons-le d'emblée : les inscriptions des plombs d'Amélie gardent encore aujourd'hui tout leur mystère. De nombreuses tentatives furent pourtant faites depuis un siècle et demi, par des lecteurs plus ou moins compétents. Le détail en est même quelque peu pittoresque :

« M. l'Abbé Greppo y avait reconnu un singulier mélange de lettres grecques et romaines et pensait avoir lu les mots : *numene maximie et ma : imina ; rogat ; rosam et ramos*, qui seraient rattachés à l'idée d'offrandes et de roses, et *Kanta et Nimfa*, qui pourraient se rapporter à la divinité invoquée. Le Comité historique des Arts et des Monuments, prié d'examiner ces écritures, dont le fac-similé lui avait été envoyé, se borna à l'avis suivant, inséré dans le bulletin de 1846 : « M. Letronne avait cru voir des lettres grecques dans ces inscriptions. M. Merine croit qu'il n'y a que des lettres et des mots latins. Ces lames de plomb paraissent avoir été jetées dans la source comme des ex-voto, ou pour se rendre favorable la divinité de cette fontaine ». M. de Bonnefoy, dans *l'Epigraphie roussillonnaise*<sup>26</sup>, après avoir étudié les plombs et donné les lectures qui lui semblaient certaines conclut ainsi : « En attendant une explication qu'on nous donnera peut-être un jour, nous considérerons les plans d'Amélie comme des ex-voto, des invocations à la divinité tutélaire de la source thermale. A travers nos lectures pleines d'hésitation, nous remarquerons *Niskat, Niskasa, Niskat*, nom du

<sup>23</sup> Problème qui fut aggravé au XX<sup>e</sup> siècle par des considérations politiques (cf. González, (José Luis Maya), *Celtes et Ibères...*, 2000, p. 13).

<sup>24</sup> Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise...*, p. 173.

<sup>25</sup> Cf. par ex. Etchamendy (Arnaud), *Euskara-Erdarak, Basque et langues indo-européennes. Essai de comparaison*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2007. Cette théorie n'est peut-être pas nécessaire pour expliquer que le vocabulaire basque s'est enrichi dans une très grande proportion (75%) par l'influence des langues voisines, y compris le latin et le gaulois en leur temps.

<sup>26</sup> « Epigraphie du Roussillon, ou recueil des inscriptions du département des Pyrénées-Orientales », dans le *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des P.-O.*, 1866.

Génie de ces eaux, ainsi qu'on l'a conjecturé ; *Rogamos, Rogamus, Rogomos*, partie d'une formule d'imploration et quelques noms propres. Il peut s'y trouver des mots grecs mais l'écriture est romaine. Quant aux [mots] gaulois ou aux termes barbares, les experts en cette matière aviseront. »<sup>27</sup>

Ceux du XIX<sup>e</sup> siècle répondirent au souhait, sans doute dubitatif pour ne pas dire ironique, de M. de Bonnefoy : Morin, dans ses *Monuments des anciens idiomes gaulois* (1861), crut d'abord reconnaître une prière gauloise en vers rimés sur l'assonance *l*, avant de conclure à la nullité de ses recherches. Quant à De Belloguet, dans l'*Ethnogénie gauloise* (1858-1873), il pense qu'outre les caractères grecs et romains, il devait y en avoir quelques-uns d'hispaniques et non pas gaulois, à cause de la localisation géographique de la découverte. *Last but not least*, un Anglais, M. Nicholson (*Keltic researches*, 1904), vit dans les tablettes « des invocations sous une forme métrique en un langage mélangé de gaélique et de latin. Le mot *Niska* rencontré à plusieurs reprises lui semble appartenir à un génie des eaux, *Spirit*, et *Niskas Aquises*, déchiffré sur une des tablettes, lui paraît donner le nom original d'Amélie qui, sous la domination romaine, serait devenu *aemilia*, du nom du triumvir Aemilius Lepidus qui, en 44, gouvernait la Narbonnaise »<sup>28</sup>. Sir Nicholson prétendait en son temps « révolutionner » la connaissance des langues celtes à partir, entre autres, des tablettes d'Amélie et des inscriptions de Rom (Deux-Sèvres). Mais ses théories et ses lectures aujourd'hui oubliées trouvèrent dès leur parution des critiques<sup>29</sup> prouvant que les premières générations de spécialistes des langues rares de l'Antiquité avaient déjà de très grandes qualités scientifiques.

D'ailleurs la modalisation qui dominait dans le compte-rendu du Comité historique des Arts et des Monuments (« *pensait avoir lu... seraient... pourraient... se borna à... avait cru... paraissent*, etc. ») montre la prudence toute scientifique de ses membres au beau milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : ils étaient conscients de la témérité de toutes les tentatives de traduction des tablettes du *Gros Escaldadou*. Il est cependant frappant de constater que ces tentatives étaient toutes guidées par l'hypothèse préalable de plaques votives, adressées à la divinité païenne de la source, selon la coutume qui survit aujourd'hui encore dans le fait de jeter des pièces de monnaie dans une fontaine ou un bassin très fréquentés.

### 3.2. Propositions méthodologiques

Une approche rationnelle, dans la tentative d'interprétation de ces graffites, revient à imaginer un faisceau d'hypothèses croisant plusieurs questions et plusieurs réponses possibles :

---

<sup>27</sup> *Amélie-les-Bains-Palalda-Montalba...*, 1983, p. 84-85.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 85-86. Interprétation à l'évidence fantaisiste puisque le village s'appelait en catalan *Els Banys d'Arles* (Les Bains d'Arles, les moines qui avaient logé leur communauté dans les anciens thermes ayant fui les Normands et déménagé un peu plus haut dans la vallée, à Arles, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle – cf. infra § 4). Les Bains d'Arles devinrent Amélie-les-Bains le 23.05.1840 en l'honneur de la femme de Louis-Philippe (cf. Péliissier (Jean-Pierre), *Paroisses et communes de France, Pyrénées-Orientales*, Paris, CNRS éd., 1986, p.69). D'après A. Pezin et A. Bouet, le site de l'actuelle Amélie, dont le pont romain (ou roman ?) fut détruit par l'Ayguat de 1940, pourrait être celui d'*Aquae Calidae*, agglomération que l'Anonyme de Ravenne localise entre *Suscilone/Ruscilone* et *Pyrenaeum* (cf. Fiches J.-L. (dir.), *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, Lattes (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 13), t. I, 2002, p. 120-124).

<sup>29</sup> Par ex. Audollent (Auguste), *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in Corpore Inscriptionum Atticarum editas*, Paris, A. Fontemoing, 1904, art. 110, p. 165- 167, et Loth (Joseph), « L'inscription latine de Gélignieux (Ain) et le prétendu ligure ou celtique du calendrier de Coligny », dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1919), vol. 53, n°1, p. 16-28.

1° De quelle langue peut-il s'agir ?

- Une épigraphie « nationale » ibère (langue ibère – écriture ibère) ? Non. On ne reconnaît absolument pas dans les fac-similés les signes (mi-alphabétiques et mi-syllabiques) si caractéristiques de l'écriture ibère.

- Une épigraphie ibère calquée (langue ibère – écriture grecque ou latine) ? Possible.

- Une épigraphie importée (langue et écriture grecque ou latine, ou mixte) ? Probable (cf. question suivante).

Cette première question en croise une autre :

2° De quelle époque datent ces inscriptions ?

- Avant la conquête romaine de la région ? Dans ce cas, l'écriture ibère est la plus probable mais la grecque est possible.

- Après la conquête ? Dans ce cas, l'écriture latine est probable, la langue latine ou une langue mixte possible<sup>30</sup>.

Cette seconde réponse peut avoir (avec la première) un rapport étroit avec la troisième question :

3° Qui a commandité<sup>31</sup> ces inscriptions et pour quel usage ? Quelles hypothèses sont envisageables ?

- Un usage religieux cultuel (plaque votive, incantation magique ou religieuse) ? Dans ce cas, la présence d'une langue indigène est probable, mais le latin est possible aussi<sup>32</sup>.

- Un usage religieux, agricole et civil (calendrier...) ? Dans ce cas, l'ibère et le latin sont tout aussi possibles.

- Un usage monétaire et économique (reconnaissance de dette ou de prêt, compte domestique...) ? Le latin et le grec sont probables s'il s'agit des comptes d'une villa ou d'un commerçant, mais l'ibère n'est pas exclu.

Ces réponses orienteront les hypothèses de lecture, quant à la morphologie et à la syntaxe : une plaque votive par exemple supposera un datif, et des abréviations différentes de celles qu'on peut trouver dans un comput (calendrier, compte). Une fois qu'on est prêt à aborder le texte de cette manière globale, il restera à apporter, s'il est possible d'utiliser une métaphore, l'étincelle qui allumera la lumière : cette « étincelle » serait selon nous une solide connaissance de toutes les langues envisagées, si tant est que la science de chacune d'entre elles soit suffisamment avancée, et que l'on puisse examiner l'objet archéologique pour en renouveler la lecture. Or, ces deux points constituent de sérieux obstacles dans l'élucidation des inscriptions d'Amélie.

---

<sup>30</sup> On peut en effet penser qu'il s'est passé en territoire ibère la même évolution culturelle qu'en territoire gaulois où « comme il est compréhensible, le gaulois s'est conservé plutôt dans les classes modestes. Ou plus exactement, le gaulois – à une certaine époque – apparaît dans des documents d'origine populaire, et cela dans un mélange latin-gaulois qui annonce le temps prochain où le latin s'installe définitivement comme la langue de l'écriture » (Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise...*, p. 173). P.-Y. Lambert souligne aussi que « les nobles gaulois avaient [...] une ancienne tradition de bilinguisme », grec-gaulois puis latin-gaulois, quand le pouvoir et le rayonnement de Rome, dès avant la conquête de César, avaient dépassé ceux de Marseille (*ibid.*).

<sup>31</sup> La question du commanditaire est plus importante que celle du « facteur ». Ces deux personnes peuvent en être une seule (prêtre, intendant) mais il y a de fortes probabilités qu'elles soient distinctes.

<sup>32</sup> P.-Y. Lambert explique (*ibid.*, p. 149) qu'en épigraphie gauloise « les rares textes [magiques] déchiffrables [...] présentaient, à l'évidence, un mélange de langues ». Ces textes appartenaient à une période (« gallo-romaine ») où « la culture gauloise [était devenue] marginale et populaire : les graveurs se montraient incapables d'écrire un texte complet en gaulois » (*ibid.*). Le « plomb de Lezoux » présenté par le même auteur un peu plus loin est « certainement un mélange de langues » (*ibid.*, p. 173). On peut soupçonner la même évolution de l'épigraphie en territoire ibérique. Cf. ci-après § 5, la fin de notre conclusion.

### 3.3. Les transcriptions scientifiques proposées

Dans son article présentant les inscriptions sur lamelles de plomb d'Amélie-les-Bains<sup>33</sup>, Jean-Yves Lambert a publié côte à côte les deux lectures les plus sérieuses en émettant de grandes réserves au sujet de la première, celle de Corominas. Nous les reproduisons à notre tour ici en invitant le lecteur à les comparer avec celui des deux dessins le plus souvent reproduit (celui qui fut envoyé par A. Puiggari à L. de Bonnefoy, l'autre ayant été cité par l'oncle de l'inventeur, P. Puiggari, « dans des articles peu scientifiques »<sup>34</sup>) [cf. Fig. 4, 5, 6, 7].

*CIL* (selon la transcription de Wh.) :

- a* kantasnis kat | rogamos et de | petamūkiōsot | sa ūate non | Ieranō et de | ux nesoapeteia | .....|et eletā | neoca ..|a | ]nukij[ | ....
- b* nisqie | kilitiusi | metat | ūlaten | ]ruet[ | ]p[
- c* nicasquite | rogamus .....s | s̄syatis numema | s.. niueldela | res..nu quai | autete | cuma[ (nikas... Wh.)
- d* kenumene maxime flauere | illiussiroes .... quaē ant quid ..ruid | āsetiūat | Iaaokrios | ucaPosima atxexiaia | os niām cat.. on... | s non euostrim | m..tatinum | ullxki.. ki | oħir
- e* demeti[
- f* ]amikiou[ (]αμικίου[ Wh.)
- g* axx . . . | ]eaub[ | axsonis
- h* domxsaal niskasrog[ | mos et de[ | ]tamus | ]dinno[ | ]nn[
- i* ]colos[

Corominas (ponctuations non conservées) :

- Ia* Kantas Niskas | rogamos et de|p̄recamus vos ot | sanete non | Lerance e delus et nesca Peteia | et Eletā | nesca slat | snukulas me
- Ib* Nisca et | kilitius | netate | vlate aç | sruete | posqemos
- II* Niskas aquiferas | rogamus | ssultis numena | sruet Velde La | res Snuquai | autete cumas || ...maximi
- III* Re numene maximi eflavere | illius s̄sroes Snuquai Pantovie sruid | Ageti net | Iayokrios | S. Acaposima atxiliaia | S. Niscaş cationş ax̄iliaias | S. Nesca evostri io | Nētati noş io | Chirulle exkigki...
- IV* Demeti | Itomicē | ..... | ..... | ssultis | floincsoñ | teiketē
- V* Kantas Niskaş | alalikios | axonias | iñstōqde | voltas | Osismi | e deos | kluen ψaxe | Demetim impetrio | Leranke
- VI* Axiliis | deaubş | axsoniş
- VII* Domnas | Niskās roga | mos et depre | camus | dinaş | ...nñ...
- VIII* Rogo vos...

<sup>33</sup> Lambert (P.-Y.), *R.I.G., Textes gallo-romains sur instrumentum*, vol. II, fasc. 2, Paris, CNRS éd. (45° suppl. à *Gallia*), 2002, p. 247-250. Inscription au *Corpus Inscriptionum Latinarum* (Hirschfeld Otto) : XII (1888), 5 367.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 248.



### 3.4. L'état actuel de la question

En 2007, dans la *Carte Archéologique de la Gaule 66*, Jean Abélanet résume ainsi ce qu'il est raisonnable de déduire aujourd'hui de ces mystérieuses inscriptions. Il rappelle d'une part qu'« A. Allmer, en 1893, acceptait de ne déchiffrer qu' « une seule ligne » du [plomb] n°1 : *Kantas Niskas, rogamus et dep[r]ecamus uos et sanate...* et traduisait : « Kantae Niskae, nous vous prions et nous vous supplions et guérissez-nous... »<sup>35</sup>. D'autre part, Jean Abélanet résume la position de Pierre-Yves Lambert. Que dit en détail celui-ci ?

- Comme le souligne Jean Abélanet, P.-Y. Lambert ne propose pas de nouvelle lecture, faute d'avoir les inscriptions originales en main. « Prudemment »<sup>36</sup>, le linguiste déclare qu'il suffit de « reproduire » les lectures du *CIL* (selon la transcription de Whatmough, qui l'a ensuite corrigée en deux endroits) et celle de Jean Corominas. Ces lectures, dépendantes d'une copie moderne, sont pour partie extrêmement divergentes. Pour ce qui est de leur traduction, P.-Y. Lambert juge « l'interprétation de Corominas [...] peu crédible. [...] Ses traductions sont fantaisistes ou invraisemblables, par exemple, n° Ib : « ô Nymphes et dieux associés : guidez, gouvernez-nous, et coulez, nous vous le demandons » ; « n°2 : « nymphes porteuses d'eau, s'il vous plaît, coulez ; Velde, Lares, Snuquai, enlevez les tumeurs, etc. » ». P.-Y. Lambert ne retient de la lecture de Corominas que « ses suggestions de lectures latines » et ne fait aucun commentaire sur la lecture de Whatmough si ce n'est pour rappeler « le jugement sévère de Javier de Hoz pour ce type de document »<sup>37</sup>, puisque, en résumé, les lectures et les dessins qui nous ont été transmis sont « invérifiables »<sup>38</sup> et les originaux eux-mêmes pouvaient présenter des graphies dégradées par le temps et le milieu où ils étaient restés<sup>39</sup>.

- Cela n'empêche pas de formuler des hypothèses plus ou moins convaincantes, qui s'appuient sur le contexte de la trouvaille et les mots latins répétés dans les dessins. P.-Y. Lambert adhère lui-même au consensus portant sur les mots latins du [plomb] n°1 (a) et 2 (c) : *rogamos* (= *rogamus*), *deprecamus* (= *deprecamur*). Il rejoint même la lecture de Corominas du n°6 (g) où, selon lui, on peut « lire sans doute *A[u]xili[atricibus] deabus Axsonis* » qu'il suggère de comparer avec l'inscription n°5 telle que Corominas la lit aussi (*axo..ias*) et avec *Axona*, nom de fleuve celtique (« Aisne »)<sup>40</sup>.

- Restent donc les deux mots non-latins *niskas* et *Cantas* / *Kantas*. P.-Y. Lambert ne prend clairement position ni sur l'un ni sur l'autre. Sur le premier, il rappelle après Corominas le mot basque *neska* « jeune fille » et ajoute au conditionnel : « ce serait le nom de la nymphe, de la divinité de la source »<sup>41</sup>. Pour le second, il hésite aussi bien sur sa nature grammaticale (« nom ou épithète de divinités »<sup>42</sup>) que sur son sens, rappelant que « l'élément toponymique *canta-* serait conservé dans certains parlers romans avec le sens de « pierre, roche, montagne »<sup>43</sup>.

<sup>35</sup> Abélanet (Jean), *C.A.G. 66*, p. 209.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Cf. De Hoz (J.), « El poblamiento antiguo de los Pirineos desde el punto de vista lingüístico », dans *Muntanyes i Població. El passat dels Pirineus des d'una perspectiva multidisciplinària*, (Ed. J. Bertranpetit i E. Vives), Andorra La Vella, Centre de Trobada de les Cultures Pirinenques, 1995, p. 286. Cf. ci-après § 5 (Conclusions).

<sup>38</sup> Lambert (P.-Y.), *R.I.G., Textes gallo-romains...*, p. 250.

<sup>39</sup> Cf. De Hoz, « El poblamiento antiguo... », dans *Muntanyes i Població...*, p. 286.

<sup>40</sup> Lambert (P.-Y.), *R.I.G., Textes gallo-romains...*, p. 250.

<sup>41</sup> *Ibid.* Lambert cite De Hoz, qui compare à cette forme le nom de ville *Nescania* (province de Malaga), un lieu où l'on retrouve un culte de fontaine. Mais la comparaison soulève des questions linguistiques et peut n'être selon De Hoz qu'une « simple coïncidence de noms » « una simple coincidència de nombres » ! (cf. De Hoz, « El poblamiento antiguo... », dans *Muntanyes i Població...*, p. 288-289).

<sup>42</sup> *Ibid.* Lambert renvoie à F. Vilar sur le celtibère *TiriCanTam*, *Studia Indogermanica et Palaeohispanica in honorem A. Tovar et L. Michelena*, Salamanca, 1990, p. 381 sq.

<sup>43</sup> *Ibid.*

#### 4. Indices linguistiques et sémantiques offerts par le légendaire local

Certains des meilleurs archéologues et historiens catalans ont fait d'autres comparaisons inattendues avec les deux mots pré-latins, quelle que soit la langue à laquelle ils appartiendraient<sup>44</sup>, qui semblent évidents pour tous, parce qu'ils se répètent : *cantas* et *niskas*. Ils font en effet songer aux consonances de noms associés à des croyances locales très anciennes, l'une d'origine païenne, celles des *encantades*, les fées en catalan, l'autre catholique, le culte voué à saint *Quentin*, *Quintí* en catalan, patron des Bains d'Arles depuis le IX<sup>e</sup> siècle environ, quand les moines, abandonnant leur premier monastère placé sous le patronage de la Vierge Marie, sont montés s'installer un peu plus haut dans la vallée, à Arles sur Tech, laissant aux Bains d'Arles une chapelle placée sous la protection de saint Quentin (« *Justa praefatum monasterium cella sancti Quintini cum balneis* », 869. « A côté du dit monastère, l'église de Saint-Quentin, avec les bains »)<sup>45</sup>.

Il se trouve que les *encantades*, très populaires en pays catalan comme dans l'ancienne culture rurale de toutes les régions d'Europe, sont bien distinguées des sorcières, ou *bruixes*. D'une part, « les histoires d'*encantades*, contrairement aux histoires de sorcières, sont rejetées dans un passé incontrôlable »<sup>46</sup>, d'autre part « les légendes locales conçoivent toujours l'*encantada* comme une belle et jeune femme »<sup>47</sup> et « les noms qu'on leur donne de *dones de fum* (femmes vaporeuses comme la fumée) ou *dones d'aigua* (femmes d'eau) montrent qu'il s'agit d'anciennes divinités naïades ou nymphes des sources, des ruisseaux ou des lacs »<sup>48</sup>. D'ailleurs, « la principale fonction que l'on reconnaît aux *encantades* dans presque toutes les légendes catalanes (outre leur habileté dans le tissage des draps) est en rapport avec l'eau : ce sont des fées lavandières (*bugaderes*). Elles habitent soit des grottes, soit des lacs, soit des cours d'eau ». Jean Abélanet ne manque donc pas de les comparer aux nymphes d'Homère : ces croyances étaient partagées depuis le fond des âges dans tout le pourtour méditerranéen<sup>49</sup>.

La survie de ces croyances ne doit pas nous étonner, surtout dans une région montagneuse comme celle des Pyrénées catalanes, où la culture païenne survécut au moins aussi longtemps que les dialectes pré-romans, comme en témoignent les archives médiévales. Sur les hauteurs où les linguistes observent la persistance de langues non-romanes comme le basque, ou ce qu'on a appelé l'ibéro-basque à l'est des Pyrénées, l'historien et l'ethnographe repèrent celle de cultes païens. « Ces populations, dont l'installation se perd dans la nuit des temps, restèrent étonnamment stables et fidèles à leurs traditions. A leur paganisme par exemple : en l'an 900 encore, l'évêque d'Urgel Nantigis doit se rendre à la Quar, dans le haut Berguedà, « pour consacrer les temples des idoles », référence évidente à la survivance d'un culte indigène. »<sup>50</sup>

C'est à la même époque, notons-le, que les moines d'Arles introduisent la dévotion à saint Quentin. Curieux choix, quand on sait qu'il s'agirait, d'après Grégoire de Tours, d'un Romain venu évangéliser le nord de la Gaule au III<sup>e</sup> siècle. Il serait mort martyr dans la ville qui prit son nom et où son culte, à la faveur de miracles de guérisons, acquit une rapide

<sup>44</sup> Cf. ci-après § 5 (Conclusions).

<sup>45</sup> Cf. Abélanet (Jean), *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes* (2000), Canet, Trabucaire, 2008, p. 50. Traduction de J. Abélanet.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Bonnassie (Pierre), *La Catalogne...*, 1975, pp. 82-83.

popularité en Picardie. Un rapide coup d'œil à la *Toponymie Générale de la France* d'Ernest Nègre confirme cette exception catalane : mis à part le cas de deux villages en Gironde, saint Quentin n'a guère dépassé les limites du Massif Central, et reste un saint du pays d'oïl. Deux hypothèses peuvent donc être avancées sur le choix des moines roussillonnais du IX<sup>e</sup> siècle, qui d'ailleurs pouvaient se renforcer l'une l'autre dans leur esprit : on peut penser d'abord que ce culte est venu avec l'expansion carolingienne et que les nouveaux maîtres de la région, après la chute du Royaume wisigoth en 711 et le recul des Musulmans au-delà des Pyrénées à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, ont favorisé ce culte. Il se trouve qu'un détail de l'hagiographie de saint Quentin le relie à l'eau en même temps qu'à la guérison. Le corps et la tête décapités du saint, jetés dans les marais de la Somme, rejaillissent intacts 55 ans plus tard grâce aux prières d'une riche aveugle, venue de Rome à la suite d'un songe et qui recouvre la vue.

Mais c'est l'historien catalan Pierre Ponsich qui rapprocha le premier le nom du saint de celui des *encantades* et du *Cantas / Kantas* des plombs d'Amélie : « ce nom par sa consonance, rappelle étrangement les vieilles divinités topiques dont il s'agissait de christianiser, une fois pour toutes, l'indestructible prestige »<sup>51</sup>. Dans son argumentation, Pierre Ponsich ne manque pas d'évoquer le rapprochement déjà fait de *niskas* avec le basque *nescato* (« jeune fille ») et l'italo-celtique *niska*, de même sens, ainsi que la similitude de *Kantas* avec le celtique *Kanto*, qui veut dire brillant. Il en conclut que *Kantas Niskas* pourrait se traduire par « brillantes jeunes filles », ce qui conviendrait parfaitement à des nymphes<sup>52</sup>. Notons pour renforcer cette thèse que non seulement les cultes romains mais la religion ibère traditionnelle elle-même incluait des ex-voto<sup>53</sup> et le culte de divinités de la nature, comprenant « la valeur thérapeutique attribuée aux sources, le caractère magique de certains lieux bien déterminés habités par des génies bénéfiques ou par des lutins, la possibilité d'obtenir des guérisons miraculeuses grâce à l'offrande d'ex-voto, etc. »<sup>54</sup>. Il suffit d'entrer aujourd'hui dans l'église paroissiale d'Amélie-les-Bains pour comprendre que ces croyances et la tradition des ex-voto ont été simplement christianisées.

## 5. Conclusions

Plus qu'une lecture et une traduction nécessitant des compétences d'épigraphiste et de linguiste qui nous font défaut, nous avons voulu exposer dans cette étude la méthodologie du spécialiste à qui l'on demande un tel travail. Ce travail lui demande prudence et humilité, d'abord du fait des connaissances limitées que nous avons sur certaines langues rares comme celles des Pyrénées orientales dans l'Antiquité préromaine. Pour cette raison, les inscriptions des lamelles de plomb d'Amélie-les-Bains sont un cas d'école. Comme l'a résumé P.-Y. Lambert, « tout le monde [y] a reconnu des mots latins [...]. Pour ce qui ne semble pas latin, les auteurs ont hésité entre : un dialecte celtique, un dialecte européen non celtique, ou un dialecte non indo-européen »<sup>55</sup>. Il dénonce alors une tentation dangereuse : « On s'est empressé de baptiser ces langues : sardonique pour Nicholson (d'après les nom des

---

<sup>51</sup> Cité par Abélanet (Jean), *Lieux et légendes...*, 2008, p. 50. Ce livre offre une érudite argumentation défendant l'idée que d'autres dévotions chrétiennes catalanes seraient le fruit d'une christianisation de croyances préchrétiennes.

<sup>52</sup> Ponsich (Pierre), « Des blocs gravés aux plombs inscrits dans les Bains d'Arles » dans *Etudes Roussillonnaises. Revue d'histoire et d'archéologie méditerranéennes*, T. II (fasc. 4), Canet-en-Roussillon, Ed. Amis du vieux Canet / Trabucaire, 1952, p. 227-232.

<sup>53</sup> González (José Luis Maya), *Celtes et Ibères...*, 2000, p. 101-102.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>55</sup> Lambert (P.-Y.), *R.I.G., Textes gallo-romains...*, p. 250.

Sordones), sorothaptique (c'est-à-dire en relation avec la civilisation des Champs d'Urnes<sup>56</sup>) pour Corominas, qui y voit de l'indo-européen non-celtique »<sup>57</sup>. Javier De Hoz, dans un long commentaire des graffites d'Arles, au sein d'une réflexion d'ensemble sur notre science des langues pyrénéennes de l'Antiquité<sup>58</sup>, enseigne surtout la prudence, grâce à laquelle on peut espérer faire réellement avancer cette science. Juan Corominas, qu'il qualifie lui-même de « maître de l'étymologie ibéro-romane »<sup>59</sup>, lui semble beaucoup trop assertif, aussi bien dans sa théorie d'une extension d'une langue basque au-delà du Val d'Aran, que dans la théorie d'une langue « sorothaptique » que Corominas identifie dans la moitié des inscriptions d'Amélie. L'argumentation principale de Javier De Hoz consiste à mettre en avant le nombre trop limité et parfois douteux des informations fournies par l'épigraphie, la toponymie, l'onomastique et la littérature antique et médiévale. Dans le cas des graffites d'Amélie, la source d'information est non seulement douteuse mais aussi unique, ce qui ne permet pas même d'identifier à quelle famille de langues connues les mots non-latins pourraient être rattachés<sup>60</sup>. Et même dans le cas des inscriptions réalisées dans des langues plus ou moins connues, la lecture doit souvent rester hypothétique, tant la traduction se mêle et parfois se projette dans la transcription. Nous en avons donné des exemples avec ces documents, on en trouvera d'autres dans la littérature savante<sup>61</sup>.

De ce point de vue, l'exploitation de la découverte d'Amélie-les-Bains par Nicholson puis Corominas rappelle celle d'une autre découverte archéologique autrement plus importante, bien oubliée aujourd'hui, mais qui défraya la chronique en son temps : nous voulons parler de Glozel. A partir de 1924, ce site de l'Allier révéla des milliers d'objets hétéroclites parmi lesquels de nombreux ossements humains, des poteries, des fragments de céramique et de verre, des outils en pierre et en os, des gravures d'animaux (de rennes ?) et surtout des inscriptions qui ne ressemblaient à rien de connu, du moins au centre de la Gaule. La bataille des datations et des interprétations commença, entre « glozéliens » dont certains remettaient en question toute l'histoire de la genèse de l'écriture et « anti-glozéliens », pour qui les objets les plus problématiques du site étaient des artefacts. Les plus grands universitaires français de l'époque se déplacèrent sur le site : Salomon Reinach et Auguste Audollent défendirent son authenticité, sans pouvoir répondre à toutes les questions qu'il posait, tandis que les préhistoriens Henri Breuil et André Vayson de Pradennes, rejoints par le directeur du Musée du Louvre, épigraphiste lui-même, René Dussaut, concluaient à une mystification, au moins partielle<sup>62</sup>. Il est intéressant pour notre propos de nous souvenir que

---

<sup>56</sup> On a en effet découvert à Céret (site de *Vilanova*), 10 kms en aval du site des Bains d'Arles, une importante nécropole protohistorique à incinération du Bronze Final / Premier Age du Fer (900 - 600 av. J.-C.). Cf. C.A.G. 66..., p. 295-296. Cette découverte est à l'origine du petit Musée archéologique de Céret (Maison du Patrimoine Françoise Claustre).

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> De Hoz, « El poblamiento antiguo de los Pirineos desde el punto de vista lingüístico », dans *Muntanyes i Població...*, 1995, p. 271-297.

<sup>59</sup> « *el maestro de la etimología ibero-romance* », *ibid.*, p. 286.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>61</sup> Cf. Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise...*, p. 175-176 (au sujet de deux lectures de la tablette de Rom) : « D'un côté, un texte lu avec une certaine exactitude [...] mais interprété de façon fantaisiste, en inventant des mots gaulois impossibles. De l'autre, une lecture imaginaire [...] au service d'une interprétation par le latin vulgaire, considéré comme plus sûr », ou p. 137 (au sujet d'une inscription votive sur poterie trouvée en 1848, à la même époque que les plombs d'Amélie) : « Les premiers commentateurs sur cette inscription ont essayé de rétablir du latin vulgaire, à toute force » Suivent deux exemples d'interprétation du... XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>62</sup> Les débats des spécialistes de l'entre-deux-guerres eurent bien des « ombres », parmi lesquelles les procès intentés contre les Pradin, inventeurs du site, pour escroquerie, ou par eux-mêmes, pour diffamation. On trouvera détails et documents sur cette affaire dans Grivel (Joseph), *La préhistoire chahutée. Glozel (1924-1941)*, Paris, L'Harmattan, 2004, et sur le site internet du Musée de Glozel : <http://www.museedeglozel.com/Corpus.htm>

leur collègue Camille Jullian mit « toute son ardeur et toute sa science »<sup>63</sup> à démontrer que Glozel avait été « une *officina feralis*, un logis de sorcière attenant à quelque sanctuaire rural ». A l'appui de ses dires, les figurines et les briques à inscriptions dans lesquelles il reconnaissait des « formules magiques d'incantation, d'envoûtement, de recettes, etc. »<sup>64</sup>. Mais les « suppositions de ce genre »<sup>65</sup> gênaient moins le spécialiste des *defixiones* que la datation gallo-romaine proposée par Jullian, tandis qu'Audollent ne doutait pas du caractère préhistorique du site. Or, l'emploi des techniques modernes de datation, si sujettes à erreur fussent-elles elles-mêmes, et le rapport du Ministère de la Culture de 1995 concluent à la juxtaposition de trois périodes, romaine, médiévale et récente (celle d'un certain nombre d'objets reconnus comme des artefacts).

Les enseignements que l'on peut tirer de ce genre d'affaire, les matériaux accumulés depuis le XIX<sup>e</sup> s. et la science des langues les plus rares qu'ils ont enrichie ont permis à l'épigraphie de ces langues d'obtenir beaucoup moins de résultats hasardeux et des conjectures plus sûres. Dans le cas des plaques d'Amélie, l'écriture en cursive latine ne fait guère de doute. Leur similitude avec l'écriture du plomb dit du Larzac est frappante<sup>66</sup>. Signalons une plaque de plomb découverte très récemment (janvier 2011) dans un champ proche de la rivière qui passe à Amélie (le Tech), vers Palau-del-Vidre, à 30 kms en aval<sup>67</sup>. Même facture, mais une différence de contenu et de contexte qui laisse penser à des inscriptions d'usages différents. Cependant, cette « impression » ne fait pas une interprétation et peut être tout à fait infondée. Ce que les analyses prudentes d'un Javier De Hoz ou d'un Pierre-Yves Lambert nous enseignent de positif, c'est la lumière qu'apporte toujours la multiplicité des sources d'information, et leur croisement. Aussi bien sur le plan linguistique que sur d'autres plans. Ainsi, le contexte permet de penser avec une quasi-certitude que les inscriptions d'Amélie sont de nature « magique ». C'est sous cette rubrique que les classe P.-Y. Lambert<sup>68</sup>. On peut comparer cette trouvaille avec celle de la tablette de plomb de Chamalières, trouvée « au lieu-dit “Sources des Roches” : il s'agit, précise P.-Y. Lambert, d'un site thermal gallo-romain, avec culte de fontaine. [...] On sait que les sources, comme les puits ou les tombes [...] étaient volontiers utilisées pour déposer des charmes magiques. Ces lieux sacrés sont considérés comme des voies de communication avec l'au-delà. De la même façon, on a retrouvé des charmes magiques dans la fontaine de la déesse Sulis, à Bath (Angleterre). »<sup>69</sup>

Le mélange des langues est d'ailleurs lui-même un indice en faveur de ce contenu magico-religieux. On le retrouve dans de tels textes à l'autre bout du bassin méditerranéen et dans un autre contexte historique : dans les *Papyri Graecae Magicae* de l'Égypte hellénistique et romaine, les invocations en langue égyptienne, mêlant formules et noms de divinités, se mêlent aux recommandations données en grec<sup>70</sup>. Rien n'est plus résistant qu'une

<sup>63</sup> Selon l'expression non dénuée d'ironie d'Auguste Audollent, dans son rapport de 1927, *L'énigme de Glozel* (édité et introduit par Joseph Grivel sur son site), IV, p. 9.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> Cf. *Ibid.*, p. 160-172 et ce détail curieux qui fait songer à une observation de Puiggari : « Rien ne peut nous apprendre qui est l'auteur du charme de Chamalières ; en tout cas, celui du Larzac fait nettement penser à des femmes, donc à des sorcières. » (p. 150). La plaquette de plomb du Larzac avait été pliée, comme celles d'Amélie, et couverte d'inscriptions sur ses deux faces, comme deux des plaques des Bains d'Arles.

<sup>67</sup> Information confidentielle, accompagnée d'un détail rapprochant doublement cette découverte de celle du *Gros Escaldadou* : cette plaque, correctement photographiée, a été rapidement perdue... Cf. **Fig. 8 (a & b)**.

<sup>68</sup> Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise...*, p. 173 (*Chapitre XIII*, Autres textes magiques).

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>70</sup> *Papyri Graecae magicae*, ed. K.Preisendanz, Leipzig-Berlin, Teubner, 1928-1931. Cf. aussi la pratique de la *defixio*, attestée dans tout le bassin méditerranéen (Lambert (P.-Y.), *La langue gauloise...*, p. 149 et p. 172).

croyance, et particulièrement une croyance religieuse. La langue ancienne survit en même temps qu'elle, conférant par son antiquité et son étrangeté à une divinité ou à une formule un surcroît de numinosité et de puissance.

**Olivier Rimbault**

Chercheur rattaché au VECT-*Mare Nostrum*  
(Université de Perpignan *Via Domitia*)  
olivier.rimbault@wanadoo.fr

## 6. Illustrations



Fig. 1. Amélie-les-Bains.



Fig. 2. Amélie, les thermes (le *lavacrum*).

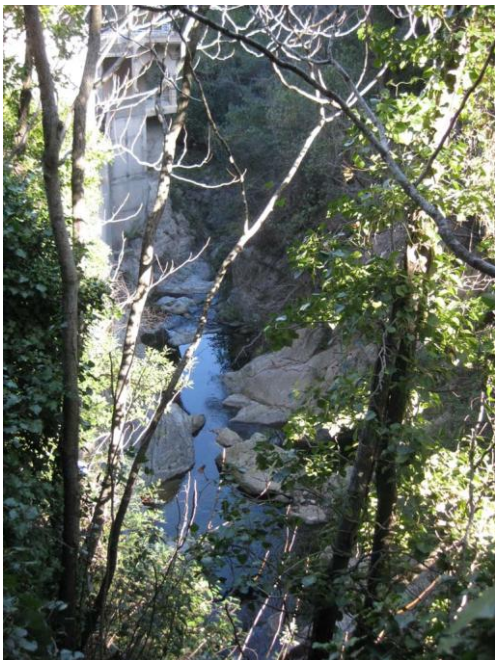


Fig. 3. Source du Mondony (lieu de l'invention de 1845).

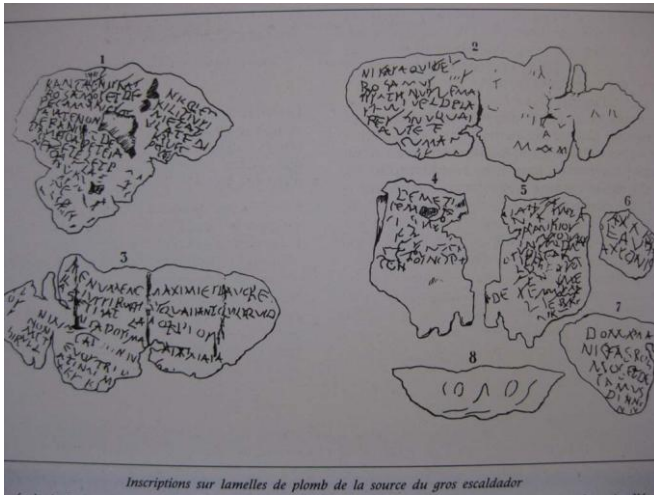


Fig. 4. Fac-similé des lamelles de plomb.

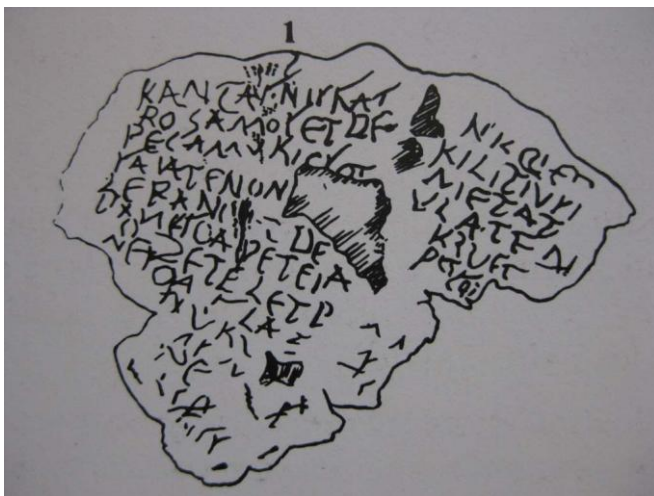


Fig. 5. Fac-similé de l'inscription 1(a).

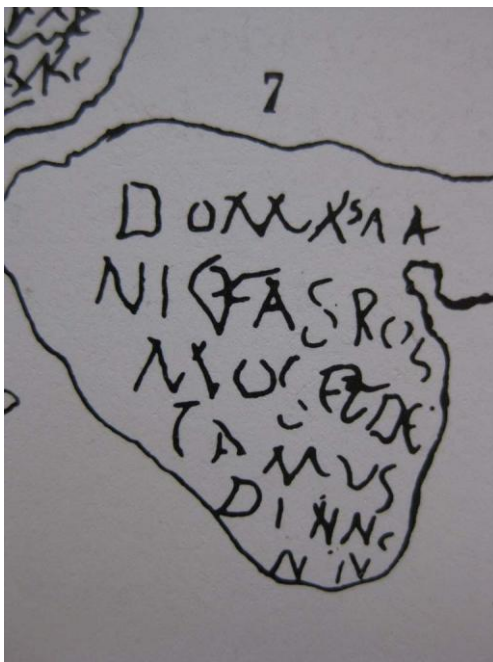


Fig. 6. Fac-similé de l'inscription 7 (h)

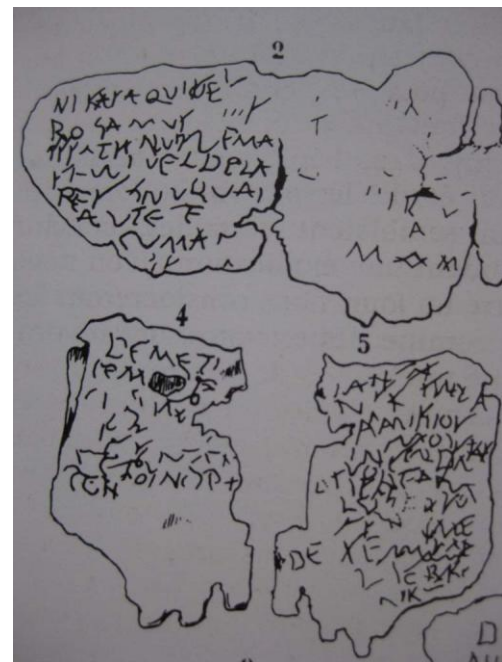


Fig. 7. Fac-similé des inscriptions 2, 4, 5.





Fig. 8 (a & b). Plaquette de plomb avec écritures découverte en janvier 2011 à Palau (Roussillon).

## 7. Bibliographie

- Coll. (Jérôme Kotarba, Georges Castellvi et Florent Mazières éd.), *Carte Archéologique de la Gaule. Les Pyrénées-Orientales 66*, Paris, Académie des inscriptions et Belles-Lettres / Maison des Sciences de l'Homme, 2007.
- Coll., *Amélie-les-Bains-Palalda-Montalba, station thermale climatique et touristique*, Ed. Maury, 1983.
- Coll., *Les Ibères en Roussillon et Cerdagne*, Ville de Perpignan [Musée numismatique Joseph Puig], 1996.
- Coll. (Fiches J.-L. dir.), *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*, Lattes (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 13), t. I, 2002.
- Coll. (Jaume Bertranpetit i Elisenda Vives, editors), *Muntanyes i Població. El passat dels Pirineus des d'una perspectiva multidisciplinària*, (Ed. J. Bertranpetit i E. Vives), Andorra La Vella, Centre de Trobada de les Cultures Pirinenques, 1995.
- Coll. *Etudes Roussillonnaises. Revue d'histoire et d'archéologie méditerranéennes*, T. II (fasc. 4), Canet-en-Roussillon, Ed. Amis du vieux Canet / Trabucaire, 1952.
  
- Abélanet (Jean), *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes* (2000), Canet, Trabucaire, 2008.
- Audollent (Auguste), *Defixionum tabellae quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus praeter Atticas in Corpore Inscriptionum Atticarum editas*, Paris, A. Fontemoing, 1904.
- Id.*, *L'énigme de Glozel*, Paris, éd. Spes, 1927.
- Bonnassie (Pierre), *La Catalogne, du milieu du Xe à la fin du XIe siècle*, Toulouse, Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, vol. 1 [Série A – Tome 23], 1975.
- Espérandieu (Emile), *Répertoire archéologique du département des Pyrénées-Orientales, Période romaine*, Montpellier, 1936.
- González (José Luis Maya), *Celtes et Ibères dans la péninsule ibérique* (1998), trad. fr. A.-M. Lapillonne, Aix-en-Provence, Edisud, 2000.
- Grivel (Joseph), *La préhistoire chahutée. Glozel (1924-1941)*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Lambert (Pierre-Yves), *R.I.G., Textes gallo-romains sur instrumentum*, vol. II, fasc. 2, Paris, CNRS éd. (45<sup>e</sup> suppl. à *Gallia*), 2002.
- Id.*, *La langue gauloise*, Paris, éditions Errance, 1994.
- Loth (Joseph), « L'inscription latine de Gélignieux (Ain) et le prétendu ligure ou celtique du calendrier de Coligny », dans *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1919), vol. 53, n°1, p. 16-28.
- Péliissier (Jean-Pierre), *Paroisses et communes de France, Pyrénées-Orientales*, Paris, CNRS éd., 1986

\*\*\*

**Pour citer cet article :** Olivier Rimbault, « Les lamelles de plomb gravées d'Amélie-les-Bains-Palalda (66110), inscrites \*L-97 (R.I.G.) : un cas d'école pour l'étude des langues rares de l'Antiquité », *Transports, Mélanges offerts à Joël Thomas*, textes réunis par M. Courrént, Ghislaine Jay-Robert & Thierry Eloi, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan [Coll. Etudes], 2012, p. 187-211.